

Le paradoxe de l'écrivaine

Marguerite Andersen, *La Soupe*, roman, Sudbury / Montréal, Prise de parole et Triptyque, 1995, 222 pages

Margaret Michèle Cook

Number 85, January 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42101ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cook, M. M. (1996). Review of [Le paradoxe de l'écrivaine / Marguerite Andersen, *La Soupe*, roman, Sudbury / Montréal, Prise de parole et Triptyque, 1995, 222 pages]. *Liaison*, (85), 37–37.

Le paradoxe de l'écrivaine

Un roman peut-il être structuré non seulement à partir de personnages et d'une intrigue, mais également à partir de recettes de soupe (et une recette de tisane) ?

De la soupière en porcelaine de Meissein de 1761 en passant par la « soupe économique » et jusqu'au « potage aurore », la réponse de Marguerite Andersen dans son dernier roman, *La Soupe*, est un oui retentissant. En fait, deux perspectives s'y confondent : la tradition de l'écriture des femmes (appuyée par une épigraphe de George Sand) qui permet de parler de tous les aspects du quotidien, et la littérature postmoderne où auteur et narrateur, fiction et réalité, s'entremêlent incessamment.

CHOISIR SA RECETTE

De la même façon qu'une recette de soupe comprend divers ingrédients, et que le tout est assaisonné, un roman contient un mélange d'autobiographie et de fiction sous différents éclairages. À partir des soupes, différentes comparaisons sont établies, dont une merveilleuse au sujet des relations humaines :

Ne pourrions-nous pas dire que toute relation humaine, surtout celle des couples, suit à peu près le même principe que les soupes et potages de notre fin cuisinier ? Les gens s'aiment, vivent ensemble, se marient peut-être et puis, un beau jour, ils se séparent tout en emportant vers une nouvelle relation des comportements appris dans l'autre. (p. 41)

Les fonds de soupe sont aussi comparés à la conservation de sperme, comparaison inattendue immédiatement commentée par le personnage-auteur, Hélène Latour : « l'écriture fait parfois des bonds dont l'auteur ne semble pas connaître les élans » (p. 40). Cependant, la comparaison entre son projet d'écriture et un viol (p. 167) est étonnante, même si elle n'est pas entièrement inattendue du personnage.

En outre, les recettes de soupe proposées possèdent cet autre avantage qu'elles progressent en harmonie avec la vie de Hélène, c'est-à-dire en harmonie avec le roman.

L'AUTEURE EN ABÎME

Hélène, chargée de disposer du contenu de l'appartement de Paul Bonavoy (instituteur, puis professeur à la Sorbonne), décide d'écrire un roman au sujet de ce dernier. Cette première possède d'ailleurs tout un sens de l'observation de la vie française (on soupçonne la présence de l'auteure de temps à autre) pour les détails politiques, sociaux, et historiques (au sujet du premier établissement à servir de la nourriture contre de l'argent, par exemple, p. 43).

Dans son travail, Hélène cherche d'une part à être véridique (p. 20), mais d'autre part elle n'hésite pas à inventer les détails qui manquent (p. 13), quitte à fournir plusieurs versions à un moment. Dans ce sens, elle est le prototype de l'écrivain (ou de l'écrivaine) qui mélange fiction et réalité et les fait mijoter sur le feu.

CRÉER UN PERSONNAGE

En racontant l'histoire de Bonavoy, personnage auquel elle s'intéresse à cause de caractéristiques partagées, Hélène crée en quelque sorte la vie de ce premier, ou tout du moins lui attribue une importance.

Elle cherche donc à découvrir la vie de Bonavoy en plus de détails à travers carnets, notes et agendas. En général, le lecteur suit la démarche de la narratrice. Cependant, lorsque celle-ci imagine les retrouvailles avec « M », le lecteur ne sait pas où elle a découvert les détails de base qui se révèlent justes, puisque l'agenda indique simplement « M pleure ». Par ailleurs, plusieurs personnages se retrouvent à Montréal et y vivent quelques années, mais leur motivation pour ce faire semble insuffisante.

Néanmoins, la narratrice cherche en réalité à donner un sens à sa propre vie. Ce phénomène relève aussi du paradoxe de l'écrivain : créer des personnages, une histoire pour se créer. En effet, le personnage d'Hélène pousse cette création de soi à travers les autres jusqu'à entendre les conseils imaginés de Bonavoy dans sa tête (p. 52).

ASSUMER SA CRÉATION

En réalité, dans le cas de Hélène Latour, le roman, cette vie par procuration, devient une façon de se libérer d'un surmoi critique qui la remplit de culpabilité et l'empêche de vivre, pour découvrir un moi plus idéal, ou tout du moins plus libéré. Ou le roman peut aussi être lu comme la quête d'une figure paternelle toujours décevante. En effet, au début du roman Hélène a besoin d'apprendre à mieux vivre; elle est coincée dans son appartement et dans sa vie et elle ressent un « mal de mère » (p. 90). D'ailleurs, par un mouvement très habile, Andersen renverse les deux vies : Bonavoy devient l'« homme sans qualités » et Hélène émerge, prête à vivre sa vie.

Pour le lecteur qui se concentre sur Hélène, parce qu'en fin de compte le roman est celui d'Hélène, l'action commence véritablement à partir des cinquante dernières pages, ce qui donne un rythme particulier au roman. Pour Hélène, une fois sa création assumée, sa vie peut l'être aussi.

Mais finalement, c'est au lecteur d'en faire sa propre soupe, de choisir sa recette, que ce soit un potage au potiron ou une crème de pleurotes.

